

## Études littéraires africaines

# Lueurs utopiques dans les dystopies climatiques africaines d'Ayerdhal, Jean-Marc Ligny, Wanuri Kahiu et Nick Wood

Khadr Hamza



Numéro 54, 2022

Futurs africains : utopies et dystopies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1098485ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1098485ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamza, K. (2022). Lueurs utopiques dans les dystopies climatiques africaines d'Ayerdhal, Jean-Marc Ligny, Wanuri Kahiu et Nick Wood. *Études littéraires africaines*, (54), 43–55. <https://doi.org/10.7202/1098485ar>

Résumé de l'article

Cet article compare les univers dystopiques imaginés par Ayerdhal dans *Demain, une oasis*, Jean-Marc Ligny dans *Aqua<sup>TM</sup>*, Nick Wood dans *Water Must Fall* et Wanuri Kahiu dans *Pumzi*. Ces fictions climatiques décrivent des futurs africains marqués par des variations apocalyptiques autour de la désertification et de la pénurie d'eau. Elles activent des images afropessimistes pour mettre en scène des contextes dystopiques, propices à l'oppression des populations locales et à la spoliation des ressources naturelles du continent. Les auteurs n'en ménagent pas moins, dans chacun de ces futurs cauchemardesques, des perspectives de mondes nouveaux portant des espérances utopiques. Celles-ci émergent des mouvements de résistance locaux qui esquissent, souvent à travers des figures féminines, les promesses d'un avenir différent : la possibilité d'Afriques alternatives, émancipées et ambitieuses qui entendent forger de nouveaux récits et des réponses originales à la demande d'avenir du continent.

## LUEURS UTOPIQUES DANS LES DYSTOPIES CLIMATIQUES AFRICAINES D'AYERDHAL, JEAN-MARC LIGNY, WANURI KAHIU ET NICK WOOD

### Résumé

Cet article compare les univers dystopiques imaginés par Ayerdhal dans *Demain, une oasis*, Jean-Marc Ligny dans *Aqua™*, Nick Wood dans *Water Must Fall* et Wanuri Kahiù dans *Pumzi*. Ces fictions climatiques décrivent des futurs africains marqués par des variations apocalyptiques autour de la désertification et de la pénurie d'eau. Elles activent des images afropessimistes pour mettre en scène des contextes dystopiques, propices à l'oppression des populations locales et à la spoliation des ressources naturelles du continent. Les auteurs n'en ménagent pas moins, dans chacun de ces futurs cauchemardesques, des perspectives de mondes nouveaux portant des espérances utopiques. Celles-ci émergent des mouvements de résistance locaux qui esquissent, souvent à travers des figures féminines, les promesses d'un avenir différent : la possibilité d'Afriques alternatives, émancipées et ambitieuses qui entendent forger de nouveaux récits et des réponses originales à la demande d'avenir du continent.

Mots-clés : écofiction – fiction climatique – futur africain – science-fiction africaine.

### Abstract

*This article compares the dystopian universes imagined by Ayerdhal in Demain, une oasis, Jean-Marc Ligny in Aqua™, Nick Wood in Water Must Fall and Wanuri Kahiù in Pumzi. These climate fictions describe African futures marked by apocalyptic variations around desertification and water scarcity. They activate Afropessimistic images to stage dystopian contexts, conducive to the oppression of local populations and the plundering of the continent's natural resources. Nevertheless, the authors provide in each of these nightmarish futures, perspectives of new worlds carrying utopian hopes. These emerge from local resistance movements that sketch, often through female figures, the promises of a different future : the possibility of alternative, emancipated and ambitious Africas that intend to forge new narratives and original responses to the continent's demand for a future.*

*Keywords : ecofiction – climate fiction – African future – African science fiction.*

Depuis 1990, le Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat (G.I.E.C.) publie régulièrement des rapports d'évaluation qui synthétisent les informations scientifiques relatives au changement climatique : le dernier, à ce jour, date du premier trimestre 2022. Ce faisant, le G.I.E.C. a contribué à la médiatisation et à la prise de conscience générale de la crise climatique. La multiplication et le rapprochement d'événements climatiques extrêmes ainsi que les projections pessimistes de cet organisme concernant un futur de plus en plus proche ont frappé l'imaginaire collectif. La crise climatique est ainsi devenue le sujet d'un nombre grandissant d'œuvres, dont une partie de science-fiction, au point qu'elles semblent former une sorte de genre à part : l'« écofiction » ou « cli-fi »<sup>1</sup>. Sans recourir à ces néologismes, on regroupera sous le nom de « fiction climatique » cette production hétéroclite qui, depuis plusieurs décennies déjà, véhicule des préoccupations écologiques et se projette volontiers dans la perspective annoncée d'une apocalypse<sup>2</sup>.

Les conséquences de la crise climatique annoncée, et pour partie déjà amorcée, sont d'ordre planétaire ; aussi n'épargnent-elles pas l'Afrique, qui se trouve confrontée dès à présent à de nombreux défis écologiques (érosion côtière, épuisement des ressources, réduction de la biodiversité...). Parmi ces nouvelles menaces, la désertification et son corollaire, la pénurie d'eau, comptent indéniablement parmi les plus marquantes. On ne s'étonnera donc pas qu'elles soient directement évoquées dans plusieurs œuvres de science-fiction qui, qu'elles soient conçues en Europe ou sur le continent lui-même, prennent pour sujet les futurs africains. Symbole fort de la crise écologique, la désertification se trouve ainsi au cœur des quatre fictions climatiques que nous nous proposons ici de comparer : *Demain, une oasis* de Yal Ayerdahl (1991), *Aqua<sup>TM</sup>* de Jean-Marc Ligny (2006<sup>3</sup>), deux écrivains français qu'Anthony Mangeon présente comme des héritiers de la « nouvelle vague » science-fictionnelle britannique<sup>4</sup> ;

---

<sup>1</sup> Voir : LANGLET (Irène), « Cli-fi & Sci-fi. Littératures de genre et crise climatique », *La Vie des idées*, 7 juillet 2020 ; en ligne : <https://lavedesidees.fr/Cli-fi-Sci-fi.html> (c. le 04-06-2022) ; CHELEBOURG (Christian), *Les Écofictions : mythologies de la fin du monde*. Bruxelles : Les Impressions nouvelles, coll. Réflexions faites, 2012, 253 p.

<sup>2</sup> On citera par exemple la tétralogie des apocalypses de James G. Ballard, dont les tomes successifs ont été traduits par les titres suivants : *Le Monde englouti* (1962), *Sécheresse* (1965), *La Forêt de cristal* (1966), *Le Jour de la création* (1987). Voir à ce propos : MANGEON (Anthony), *L'Afrique au futur : le renversement des mondes*. Paris : Hermann, coll. Fictions pensantes : essais, 2022, 286 p. ; p. 210-212.

<sup>3</sup> Jean-Marc Ligny a publié en 1992 un premier roman intitulé *Aqua*, paru aux éditions Fleuve noir. En dépit de ce titre quasiment identique, ce texte n'a presque rien à voir avec celui de 2006 (*Aqua<sup>TM</sup>*). Tous deux partagent cependant le même point de départ climatique, soulignant l'importance de l'eau devenue une richesse rare pour laquelle se battent des acteurs internationaux souvent mal intentionnés.

<sup>4</sup> MANGEON (A.), *L'Afrique au futur..., op. cit.*, p. 223.

*Water Must Fall* de l'écrivain sud-africain Nick Wood (2020) et *Pumzi*, un moyen-métrage de la réalisatrice kényane Wanuri Kahiuri (2009).

Marqués par la menace d'une pénurie d'eau, les futurs africains mis en scène dans ces œuvres activent des images clairement apocalyptiques, en représentant, à l'écrit ou à l'écran, un continent mangé par l'avancée du désert. Ces contextes dystopiques se révèlent en outre propices au développement d'une pensée afro-pessimiste et à la mise en scène de logiques de domination, qui s'exercent le plus souvent au détriment des populations africaines, en réactivant d'anciennes logiques coloniales. Pourtant, en dépit de ce sombre tableau, les œuvres de Yal Ayerdhal (pseudonyme de Marc Soulier), de Jean-Marc Ligny, de Nick Wood et de Wanuri Kahiuri ménagent des alternatives qui constituent autant de lueurs d'espoirs, rendant possibles d'autres visions du continent et de son futur.

## De la « soudure » à la guerre mondiale de l'eau

Publiée au début des années 1990, la fiction climatique d'Ayerdahl anticipe un désastre écologique localisé : son écriture a sans doute été influencée par le contexte des années 1980, au cours desquelles l'Afrique souffrait de la détérioration de l'environnement économique mondial, subissait la crise de la dette <sup>5</sup> et, en 1984-1985, une exceptionnelle vague de sécheresse qui a affecté une trentaine de pays <sup>6</sup>, dont l'Éthiopie. *Demain, une oasis* décrit donc une zone sahélienne en déclin, frappée par la « soudure », une sécheresse extrême qui empêche les récoltes agricoles et épuise les réserves alimentaires jusqu'à la famine. Cette situation de crise écologique s'accompagne de nombreux maux corrélés : maladies liées à l'absence d'eau potable, guerres tribales, afflux des réfugiés et hausse globale de la mortalité. Ayerdahl décrit donc un véritable cercle vicieux :

C'était la pleine soudure. Vous savez ce que c'est, la Soudure ? C'est après que plus rien ne pousse, longtemps après qu'on s'est rationné pour constituer des réserves, après qu'on a épuisé ces réserves, quand il faut attendre la prochaine récolte après la prochaine pluie, s'il pleut. Dans les livres, il y a la saison sèche et la saison des pluies. Mais il n'y a pas de saison. Des fois, il ne pleut pas, alors c'est reparti pour un tour et la soudure dure un an <sup>7</sup>.

<sup>5</sup> LEGRAND (Jacques), « Brève histoire de la dette des pays d'Afrique subsaharienne », *Techniques financières et développement*, vol. 123, n°2, 2016, p. 9-13.

<sup>6</sup> ADEDEJI (Adebayo), « La situation économique de l'Afrique : vers une reprise », *Politique étrangère*, n°3, 1988, 53<sup>e</sup> année, p. 621-638.

<sup>7</sup> AYERDHAL (Yal), *Demain, une oasis*. Vauvert : Au diable Vauvert, 2015, 250 p. ; p. 43.

Ce cadre infernal contraste avec la destinée des pays occidentaux qui ne semblent pas souffrir de la crise écologique et se détournent de l'Afrique en difficulté :

Nous avons besoin d'eau et l'Europe fabriquait de la neige artificielle. Notre patrimoine fluvial s'éteignait et l'Europe s'offrait des usines à dessaler l'eau de mer pour arroser ses vignobles en Aquitaine <sup>8</sup>.

L'Occident a préféré tenter l'aventure spatiale, sacrifiant à cette fin l'aide humanitaire et contribuant ainsi à distendre les relations entre le Nord et le Sud. Sa responsabilité historique est pourtant bien avérée dans la crise écologique qui provoque « la soudure » :

Un jour, les riches ont pris conscience des dégâts produits et de l'irréversibilité du phénomène, mais leur technologie avait évolué et ils pouvaient continuer à nager dans le luxe. Alors, ils ont demandé aux pauvres de rester propres, de ne pas aggraver la pollution avec des énergies polluantes, de limiter leur croissance. Ils ont même fabriqué des guerres pour bien montrer qui était le plus fort, qu'ils ont gagnées évidemment, mais c'est celui qui casse qui casque, et là, ça ne les amusait plus du tout. Ils ont donc fermé les yeux en aveuglant un peu les masses, et les pauvres se sont enrichis, un tout petit peu, insuffisamment pour s'en sortir, suffisamment pour achever les destructions écologiques que les riches avaient entamées un siècle avant <sup>9</sup>.

L'approche de la crise climatique est plus globale dans les romans de Jean-Marc Ligny et de Nick Wood, puisque la catastrophe écologique décrite par les deux auteurs concerne cette fois l'ensemble de la planète. Situé dans un futur très proche, en 2030, *Aqua™* déploie son intrigue sur plusieurs continents – en Europe, en Amérique et en Afrique : si le roman débute par un déluge en Suisse et un raz-de-marée aux Pays-Bas, le dérèglement climatique se manifeste aussi dans ses pages par une pénurie d'eau qui frappe une partie des États-Unis et surtout l'Afrique. L'intrigue se concentre ensuite au Burkina-Faso, où est découverte une immense nappe phréatique souterraine, qui suscite immédiatement des convoitises internationales. Cette manne aquatique est une solution inespérée pour un pays décrit comme un enfer brûlant tout au long du roman :

De-ci de-là, une lâche pelade de graminées desséchées, une broussaille rêche et griffue, quelques acacias retors. Du sable s'accumule dans les creux, venu du désert. Des baobabs chauves mais encore majestueux dominant cette flore de misère, peut-être morts ou seulement en léthargie, dans l'attente des jours meilleurs. Les collines sombres et nues, calcinées par le soleil, offrent un avant-goût menaçant du désert qui s'étend désormais derrière, descend chaque année plus bas vers le sud, desséchant tout de son haleine brûlante <sup>10</sup>.

<sup>8</sup> AYERDHAL (Y.), *Demain, une oasis*, op. cit., p. 191.

<sup>9</sup> AYERDHAL (Y.), *Demain, une oasis*, op. cit., p. 49.

<sup>10</sup> LIGNY (Jean-Marc), *Aqua™* [2006]. Paris : Gallimard, coll. Folio SF, 2015, 955 p. ; p. 179.

Ce sombre tableau est complété par une collection de scènes saisissantes, donnant à voir la détresse et la misère humaine qu'engendre la sécheresse. Ces descriptions pathétiques racontent un pays exsangue et un contexte général d'épuisement et de mort ; elles recourent, pour évoquer les famines africaines, à un répertoire de clichés, puisés pour partie dans une rhétorique déjà éprouvée par les médias :

La route est bornée de carcasses et de cadavres butinés par les vautours et les chacals, car les villages moribonds qu'ils traversent sont peuplés de zombies apathiques dont les gosses difformes et ballonnés trouvent encore la force de courir vers la voiture en tendant leurs mains décharnées<sup>11</sup>.

Comme chez Ayerdhal, la responsabilité des pays du Nord dans ce désastre est clairement dénoncée. Nick Wood, en revanche, semble moins intéressé par cette culpabilité historique dans *Water Must Fall* et tire plutôt prétexte de l'écofiction pour dénoncer, comme Lauren Beukes dans ses romans, la persistance de l'héritage de l'*apartheid* dans son pays natal. Dans un futur également très proche, en 2048, la réalité du changement climatique s'impose à toute la planète et est actée sous le nom de « The Global Boiling »<sup>12</sup>, qu'on pourrait traduire par « L'Ébullition globale ». Le récit se concentre cette fois sur les effets de cette évolution en Afrique du Sud, où la désertification entre en tension avec l'héritage historique et politique du pays pour créer de nouveaux clivages. Certains citoyens favorisés, comme Graham et Lizzie, vivent dans des zones sécurisées où ils bénéficient d'un certain confort matériel et surtout d'un accès à l'eau : mieux encore, ils disposent dans leur arrière-cour d'une petite nappe phréatique qu'ils cachent aux autorités et gardent pour leur seul usage. Hors de cette enclave protégée, la sécheresse fait des ravages, particulièrement dans la population pauvre, en grande majorité noire, qui vit dans les *townships*. Le dilemme éthique que provoque cette situation contribue à l'effritement du mariage de Graham et de Lizzie, qui s'émeut de la souffrance d'une petite fille échouée devant leur domicile :

Une petite fille s'était affaissée, dans sa robe jaune en lambeaux, contre les grilles en fer.

*Ne pas choisir l'option électrifier... pas encore.*

*Qui d'autre se cache là, derrière le piège à miel ?*

« Zoomer et scanner. » J'ai gardé mon couteau et mon pistolet bien en main.

La caméra s'est arrêtée sur le visage de la petite fille – jeune, environ sept ou huit ans – avec une expression figée, brisée. Elle ne peut pas fermer la

<sup>11</sup> LIGNY (J.-M.), *Aqua™*, op. cit., p. 602.

<sup>12</sup> WOOD (Nick), *Water Must Fall*. Cambs [Angleterre] : Newcon Press, 2020, 284 p. ; p. 9.

bouche, sa langue est trop enflée et fissurée ; elle saigne entre ses nouvelles dents<sup>13</sup>.

C'est enfin dans le moyen-métrage *Pumzi* que l'apocalypse climatique est poussée à son paroxysme. Dans une brève indication introductive, la réalisatrice Wanuri Kahiu mentionne une troisième guerre mondiale nommée « guerre de l'eau », sur laquelle aucune autre information n'est fournie. Ce conflit semble justifier que la communauté *maitu* représentée dans le film vive sous terre, quelque part en Afrique de l'Est. Une archive de presse, brièvement reproduite à l'écran, évoque aussi des changements climatiques induits par l'effet de serre. Conservatrice dans un Musée virtuel d'histoire naturelle, l'héroïne du film, Asha, tente une expédition solitaire à l'extérieur, convaincue qu'elle pourra y trouver des germes de vie : elle est cependant confrontée à un monde désolé et contaminé, totalement stérile. C'est dans cette version cinématographique du futur africain que les dégâts environnementaux sont les plus cruels et les plus irréversibles : le désert s'étend à perte de vue, n'abritant que des arbres morts et des déchets plastiques. Ce monde est devenu invivable, même si les membres de la communauté *maitu* sont parvenus à lui échapper en se réfugiant dans une cité souterraine régie par des règles strictes : la menace pesant sur ces individus protégés est dès lors surtout incarnée par un régime politique autoritaire, qui limite drastiquement leurs libertés.

### **Des apocalypses climatiques doublées de régimes d'oppression politique**

Pour échapper à l'enfer du désert, la communauté *maitu* vit dans un univers confiné, aux ressources clairement limitées et rationnées : ainsi l'urine et la sueur sont-elles systématiquement recyclées. Chacun est tenu d'apporter sa contribution à la survie collective, comme le montrent les scènes où les membres de la communauté suent dans une salle de sport pour fournir des ressources en eau. Ce monde futur prend donc peu à peu le visage d'une dystopie, la réalité environnementale de l'extérieur étant utilisée pour justifier à l'intérieur un contrôle exacerbé de la population. Les rêves sont ainsi interdits, annihilés par la prise obligatoire de pilules. Les sorties vers l'extérieur sont également soumises à des visas sur autorisation d'un conseil qui a tout pouvoir : la demande d'Asha sera rejetée et son projet assimilé à un rêve pernicieux. L'obstination de l'hé-

---

<sup>13</sup> « *A little girl was sagging, in her tattered yellow dress, against the gated iron railings. / Don't choose electrify option... yet. / Who else is there, beyond the honey trap ? / "Zoom and scan." I kept a taut grip on both knife and gun. / The camera panned in on the girl's face – young, about seven or eight – and with a glazed, broken expression on her face. She can't close her mouth, her tongue's too swollen and cracked; she's bleeding between her new teeth* » – WOOD (N.), *Water Must Fall*, op. cit., p. 12 ; nous traduisons.



roïne, qui tient absolument à prouver que le sol extérieur n'est pas contaminé et pourrait donc être fertile, la conduit à être traitée sans ménagement par des forces de l'ordre qui jouent ostensiblement la carte de l'intimidation, détruisant une partie de son travail et l'expulsant de force du musée où elle travaille. Asha est finalement obligée de désobéir aux autorités pour tenter une sortie risquée et définitive à l'air libre. L'autarcie du monde de Maitu est donc suspecte et Wanuri Kahiú donne suffisamment d'indices pour que le spectateur devine la coercition et l'absence de libertés qui règnent dans ce futur africain souterrain : après la catastrophe climatique, il ne semble y avoir d'alternative ni à l'intérieur ni à l'extérieur de la communauté.

*Pumzi* illustre ainsi l'oppression à laquelle sont soumis les individus africains dans des contextes futuristes de sécheresse et de désertification : en plus de subir la soif et la famine, ils doivent se battre pour leurs libertés face à des forces politiques et économiques qui prennent prétexte de la pénurie pour contrôler leurs perspectives d'avenir. De même, dans *Aqua<sup>TM</sup>*, la découverte d'une nappe phréatique au Burkina Faso donne lieu à des pressions internationales quasiment insurmontables pour un pays en voie de développement, aux structures institutionnelles encore fragiles. La convoitise de puissances étrangères est notamment symbolisée par le personnage d'Anthony Fuller, un entrepreneur américain fortuné, à la tête d'une multinationale spécialisée dans l'accès aux ressources naturelles. Véritable incarnation d'un nouvel impérialisme oppressif, il n'hésite pas à fomenter un putsch pour renverser la présidence du pays et arriver à ses fins :

Je ne vous demande pas de l'organiser, général. Tout est prévu déjà. Je demande votre approbation et, le jour J, de prendre la tête de vos troupes les plus fidèles pour investir le palais. Du reste, il ne s'agit même pas d'un coup d'État, mais de reprendre un pouvoir légitime volé il y a sept ans par une bande de rebelles marxistes <sup>14</sup>.

Le magnat américain veut ainsi imposer sa gouvernance sur le pays par l'intermédiaire du général Victor Kawongolo, qui s'engage à suspendre toutes les libertés et laisse entrevoir un régime autoritaire que les habitants du continent africain ne connaissent que trop <sup>15</sup>. La prise de pouvoir envisagée par Anthony Fuller augure d'une privatisation des ressources, déjà présentée comme effective dans *Water Must Fall* de Nick Wood. En Amérique comme en Afrique du Sud, c'est en effet la compagnie FreeFlow qui a fait main basse sur les réserves d'eau disponibles. Le roman ne fournit cependant que peu d'informations sur cette puissante multinationale, laissant tout au plus deviner que cette firme peu scrupuleuse ne rechigne pas à l'usage illégitime de la force et peut même recourir à l'assas-

---

<sup>14</sup> LIGNY (J.-M.), *Aqua<sup>TM</sup>*, *op. cit.*, p. 591.

<sup>15</sup> Voir l'adresse au peuple du Burkina-Faso à la suite du coup d'État – LIGNY (J.-M.), *Aqua<sup>TM</sup>*, *op. cit.*, p. 699.



sinat pour atteindre ses objectifs. En somme, FreeFlow a réussi à exploiter la pénurie d'eau liée à la crise climatique pour mettre en place un système d'appropriation des ressources, revendues à prix d'or aux plus fortunés. Le commerce de cette denrée rare entretient l'existence de poches de richesse dont l'extension se manifeste par la gentrification de certaines zones, autrefois occupées par des *townships* victimes du manque d'eau et de la pauvreté<sup>16</sup>. C'est le cas du *township* Imbali dans lequel le personnage de Lizzie suit Busi, dont elle ne tardera pas à s'éprendre :

Il y avait une ligne de bulldozers massifs, au moins une trentaine, électri-  
fiés, enchaînés et silencieux, comme des bêtes géantes, maintenues par  
une énorme laisse. Un cordon laser entourait les machines vides, leurs  
gueules foreuses béaient, comme des rangées de dents de requin sur-  
dimensionnées. « Il y a ordre de gentrification », dit Busi, « LeisureLand  
a reçu l'autorisation de détruire plusieurs des implantations sauvages  
pour y construire des logements abordables et un terrain de golf. Notre  
vue des plans indique que même le maire de Msunduzi n'aurait pas les  
moyens de vivre ici. »<sup>17</sup>

Le pouvoir étendu des compagnies du type de FreeFlow constitue donc bien une menace pour la liberté et le cadre de vie des populations sud-africaines. Bénéficiant d'un véritable monopole, la multinationale dispose d'un pouvoir excessif dont elle abuse pour mettre en place un système inique qui dépossède les individus du minimum vital et entretient les fractures raciales, économiques et culturelles.

Livrées à elles-mêmes, abandonnées par les puissances du Nord lancées dans l'aventure spatiale, les populations africaines de *Demain, une oasis* sont elles aussi prises au piège de la « soudure ». Dans une ambiance d'effondrement généralisé, elles ne peuvent s'abriter que dans des hameaux détruits, des villages troglodytes insalubres ou des camps de réfugiés comme Modayifo, où les conditions ne sont guère meilleures :

[...] il y avait peu à voir. Une demi-douzaine de maisons en assez bon état  
côtoyait autant de ruines, des cabanes de pisé plus que des maisons<sup>18</sup>.

[...] il y régnait une insalubrité dans laquelle j'étais plutôt mal à l'aise. Les  
humains vivaient avec les bêtes, leurs déjections et leurs parasites ; l'en-

<sup>16</sup> Ces zones protégées peuvent être rapprochées des *gated communities*. Voir par exemple à ce propos : PORCU (Manuela), « Gated communities et contrôle de l'espace urbain. Un état des lieux », *Déviance et Société*, vol. 37, n°2, 2013, p. 229-247.

<sup>17</sup> « *There was a line of massive bulldozers, at least thirty or so, electrified, chained and silent, like giant beasts, held on a massive leash. A laser-cordon surrounded the empty machines, their digger maws jagged, like rows of over-sized shark's teeth. "There's a gentrification order," said Busi, "LeisureLand have been given permission to destroy several of the informal settlements to bring in affordable housing and a golf estate. Our view of the plans indicates that not even the Mayor of Msunduzi would be able to afford to live here* » – WOOD (N.), *Water Must Fall*, op. cit., p. 34 ; nous traduisons.

<sup>18</sup> AYERDHAL (Y.), *Demain, une oasis*, op. cit., p. 21.

semble m'agressait les narines et, d'un point de vue sanitaire, me hérissait le poil <sup>19</sup>.

C'était une sorte de camp de fortune, fait de bric et de broc. Soufi groupait de son mieux les cadavres à moitié décomposés pour les faire brûler. Dans le tas qu'il faisait, il y avait peut-être deux cents corps, tous devaient être plus jeunes que moi. Je n'avais rien à vomir, j'ai hurlé <sup>20</sup>.

Pour préserver une once de dignité humaine, la seule option semble être de s'engager auprès de la résistante Dzziya et de ses troupes, qui sillonnent ces zones difficiles :

Je m'appelle Dzziya, s'est-elle enfin présentée. Ici, c'est moi qui commande... et, ici, c'est partout. (D'un geste, elle a englobé bien plus que l'horizon.) Je suis le patron d'un service de plus de deux millions de kilomètres carrés, et toi, l'Interne, tu appliques mes prescriptions à la lettre <sup>21</sup>.

Le portrait de cette rebelle, qui n'hésite pas à recourir à la force et à des méthodes peu orthodoxes, est *a priori* peu séduisant. De fait, la stratégie de Dzziya, qui enlève le personnel occidental dont les compétences peuvent se révéler utiles sur le terrain, use de la violence pour rétablir l'ordre et part du principe que la fin justifie les moyens, ne saurait être considérée comme une défense de la liberté individuelle. Exigeant de ses troupes un engagement total et sans répit, elle revendique elle-même le statut de « terroriste ». Comme le note Anthony Mangeon, le terrorisme est cependant devenu dans cette fiction « un moyen de lutte contre l'hégémonie occidentale », auquel le narrateur, d'abord pris en otage, finit par se rallier <sup>22</sup>. Quoique ses méthodes soient pour le moins contestables, Dzziya n'en essaie pas moins de mettre de l'ordre dans ces terres brûlées et d'offrir à ses compatriotes la possibilité, non pas d'échapper à la soudure, mais au moins de la combattre activement. Sa colère pourrait dès lors apparaître comme un espoir, ou comme un premier pas dans la bonne direction.

## Lueurs d'espoir dans des futurs sombres

Se projetant dans de sombres futurs, les fictions climatiques étudiées donnent l'impression de se complaire dans l'afro-pessimisme. Apocalyptiques, elles n'hésitent pas à reconduire le cliché d'une Afrique fatalement et indéfiniment engoncée dans la misère et le malheur. Tout au mieux laissent-elles aux incurables (afro)optimistes le fantasme d'une table rase et d'un nouveau départ après l'effondrement. Une telle lecture sommaire ne résiste pourtant pas à la présence évidente, au cœur même de ces mondes dystopiques, de perspectives lumineuses qui dessinent, souvent

<sup>19</sup> AYERDHAL (Y.), *Demain, une oasis*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>20</sup> AYERDHAL (Y.), *Demain, une oasis*, *op. cit.*, p. 45.

<sup>21</sup> AYERDHAL (Y.), *Demain, une oasis*, *op. cit.*, p. 39.

<sup>22</sup> MANGEON (A.), *L'Afrique au futur...*, *op. cit.*, p. 226.

au moment du dénouement de l'intrigue, des possibilités nouvelles, prometteuses d'un autre avenir pour le continent.

L'espoir véhiculé par *Pumzi* est mince mais bien réel. Asha s'inscrit ainsi dans la tradition du personnage qui, éveillé par une étincelle d'espoir, résiste à la dystopie et ne peut plus revenir en arrière. Lorsque les preuves de l'existence d'une vie à l'extérieur de la communauté de Maitu lui arrivent mystérieusement entre les mains, elle décide de croire au miracle et d'aller vérifier ses théories. Sa fuite hors du monde souterrain peut être perçue comme un acte désespéré et suicidaire. Il est en réalité l'élan premier d'une reconquête du monde extérieur et d'une renaissance permise par le sacrifice d'Asha. À l'issue de son parcours à travers un monde dévasté et désespérément mort, qui semble remettre en cause ses hypothèses, elle donne toute l'eau de son corps pour faire redémarrer le cycle de la vie, en permettant l'émergence d'un arbre à partir d'une simple graine.

L'espoir est encore plus concret dans *Aqua<sup>TM</sup>* de Jean-Marc Ligny. Le portrait apocalyptique d'un Burkina-Faso rongé par la désertification et pénalisé par les faiblesses structurelles de son État cède en effet la place à des perspectives positives au moment du dénouement, puisque le pays échappe de justesse aux ingérences extérieures liées à la découverte de son trésor aquatique<sup>23</sup>. Ce dernier lui laisse en outre entrevoir une porte de sortie de la crise climatique et de la grande sécheresse sur le long terme. La gestion de ses propres ressources et leur exploitation pour le bien-être de la population locale est un programme utopique à la hauteur des ambitions affichées par la présidente du Burkina-Faso tout au long du roman. Cette figure de femme africaine puissante incarne à elle seule une promesse d'avenir, comme en témoigne sa profession de foi lors de l'élection :

Je veux sortir le pays de l'obscurantisme à la fois religieux, économique et historique. Religieux, car ni Dieu, ni Allah, ni les génies ou les mânes des ancêtres ne guideront notre destinée, qui sera bâtie uniquement par des hommes et des femmes de bonne volonté. Économique, car nous ne dépendrons pas plus des diktats de l'Occident que de ceux des chefs de la terre locaux pour savoir ce que nous devons planter pour nous nourrir. Historique, car nous ne permettrons plus que des dictateurs ou des banquiers occidentaux décident de notre politique...<sup>24</sup>

Comme le note Anthony Mangeon, *Aqua<sup>TM</sup>* « confère [...], comme le roman d'Ayerdhal, un rôle significatif aux dirigeants politiques africains, investis dans la prise en main des destinées de leurs pays et, au-delà, de leur continent »<sup>25</sup>. Le livre de Jean-Marc Ligny offre plus subtilement une autre perspective positive, à propos cette fois de la pratique du Bangré, qui

<sup>23</sup> Rappelons ici qu'en matière d'eau, l'Afrique est loin de manquer de ressources. D'après les données de l'OMS, le continent possède même d'importantes ressources en eaux renouvelables avec 17 grands fleuves, 160 lacs et plus de 5 400 milliards de m<sup>3</sup> en volume par an, sans compter les 660 000 km<sup>3</sup> de réserves souterraines.

<sup>24</sup> LIGNY (J.-M.), *Aqua<sup>TM</sup>*, op. cit., p. 727.

<sup>25</sup> MANGEON (A.), *L'Afrique au futur...*, op. cit., p. 228.

ouvre la voie à une réconciliation utopique de la tradition et de la modernité<sup>26</sup>. À mesure que progresse le récit, cet art magique impose en effet son existence et sa réalité, au point que son efficacité est finalement reconnue par les personnages occidentaux, qui s'étaient initialement montrés dubitatifs et sceptiques, en tant que représentants du rationalisme scientifique triomphant. Utilisé comme un pouvoir, une arme, il provoque chez Anthony Fuller des illusions démentielles qui empêchent le Burkina-Faso de passer sous sa férule : à ce titre, il permet une victoire tardive mais symbolique de la tradition contre l'impérialisme (néo)colonial. Contribuant à l'issue heureuse du roman et favorisant de surcroît la guérison d'un personnage malade du cancer (certes en échange d'une autre vie, celle de la vieille Hadé), le Bangré symbolise la transmission de la culture traditionnelle entre les générations, renouvelée jusque dans le futur.

À l'instar de *Pumzi* et d'*Aqua™*, *Water Must Fall* et *Demain, une oasis* tempèrent dans leurs dénouements la cruauté de la dystopie climatique pour laisser poindre des scénarios d'espoir. *Water Must Fall* de Nick Wood se termine dans une ambiance fantastique qui permet l'heureuse issue du combat entrepris par la communauté du *township* Imboli, où sont rassemblés les plus démunis. Déterminés à récupérer leurs terres et leurs ressources, ses habitants lancent un mouvement d'occupation et de protestation. Leur résistance est finalement récompensée par la pluie, qui vient soulager ce monde aride, mais surtout par un véritable *deus ex machina*, qui prend la forme de Mamlambo, la déesse des rivières, représentée comme un énorme hippopotame holographique surgissant des eaux :

Sauvez nos Eaux. Je suis la déesse des rivières, celle aussi de la 'Dusi, qui coule ici et dans cette terre. Je suis sur cette terre depuis les origines. Il en allait de même de ma dernière sœur animale, la jument d'eau, tuée par vos lions en cage il y a quinze jours. Tu n'as pas été un bon serviteur, ni pour cette terre, ni pour ses animaux, ni pour ses eaux. Tu as chié des toxines en moi, et j'ai déposé un appel d'annulation du jugement 265/ZAR43<sup>27</sup>.

Cette apparition, symboliquement survenue le jour du deux-cent-dixième anniversaire de la bataille de Blood River (ou Bataille de Ncome), annonce la revanche des populations locales en manque d'eau, spoliées de leurs

<sup>26</sup> Le livre de Kabire Fidaali sur le Bangré est cité à de nombreuses reprises en exergue des différents chapitres – voir : KABIRE (Fidaali), *Le Pouvoir du Bangré : enquête initiatique à Ouagadougou*. Paris : Presses de la Renaissance, coll. De près comme de loin, 1987, 220 p.

<sup>27</sup> « *Save our Waters. I am the Goddess of Rivers, including the 'Dusi, which flows here and inside this land. I am of this land since time began. As was the last of my animal kind, the she-water horse who was killed by your prisoned lions fifteen days ago. You have not been a good servant – of this land, or its animals, or its waters. You have shat toxins into me, and I have lodged a cogent hold and reversal appeal on Judgement 265/ZAR43* » – WOOD (N.), *Water Must Fall*, op. cit., p. 279 ; nous traduisons.

terres et de leurs biens par la mainmise des multinationales sur leurs ressources et leurs destinées. La référence historique évoque le combat des Zoulous face aux Boers mais elle désigne plus largement toutes les populations opprimées et tous les nantis qui se maintiennent à l'abri de la crise climatique et se désengagent d'une résolution collective des problèmes écologiques.

Cette reprise en main de la destinée des populations locales est enfin le grand espoir qui nourrit le combat de Dzziya, ralliée par l'Interne, le narrateur occidental de *Demain, une oasis*. Face à la démission des pays du Nord qui regardent vers les cieux et font mine d'ignorer la soudure qui obstrue l'horizon du futur, Ayerdhal offre à ses protagonistes africains une alternative, en désengageant l'Afrique de la course à la croissance et au rattrapage économique et technologique des pays occidentaux. Au cœur de son Afrique dystopique, il évoque la possibilité d'une utopie : la végétalisation d'une partie du Sahara permettant de créer, d'est en ouest, une gigantesque oasis, véritable allégorie de la nécessité d'une solidarité africaine. Contre la crise écologique et les difficultés du continent, ses héros envisagent la terraformation d'une partie de l'Afrique <sup>28</sup> pour forger un autre monde, qu'ils espèrent meilleur, mais qui sera surtout différent de l'Occident :

Entre-temps, l'humanité aura été partagée en deux. Bien sûr, cela a toujours été le cas – ceux qui n'ont rien et ceux qui ont tout –, mais il s'agira cette fois de deux puissances sensiblement équivalentes aux cultures tellement différentes que la cohabitation sera difficile. L'Afrique se construit un monde à côté du vôtre, l'Interne, et elle lui semblera plus étrangère que si elle était extraterrestre. Je pense sans tristesse que le vieux monde aura enfin cette séparation Nord / Sud qu'il mérite depuis des siècles. Ni conflit, ni rancœur, simplement une faille <sup>29</sup>.

Les fictions climatiques de Yal Ayerdhal, de Jean-Marc Ligny, de Nick Wood et de Wanuri Kahiu multiplient ainsi les images d'apocalypse pour évoquer les futurs africains. Dans une tonalité clairement afro-pessimiste, elles décrivent des sociétés ravagées par la crise écologique, la pénurie d'eau et la désertification. Ces contextes dystopiques s'avèrent de surcroît propices à l'oppression des populations locales, qui doivent se battre contre le pouvoir de régimes totalitaires, la convoitise de multinationales étrangères, la faillite des élites et l'absence de toute perspective, fors une lutte désespérée, terroriste ou suicidaire. Vecteurs d'une prise de conscience écologique brutale, ces fictions climatiques constituent pourtant aussi, de manière plus discrète et subtile, le creuset des projets de futurs utopiques pour le continent. Quand elles ne recourent pas à la magie et aux divinités tutélaires locales, ces promesses ont toujours un prix : le sacrifice humain, ou la séparation définitive du Nord et du Sud. Elles

<sup>28</sup> Cette idée s'apparente au projet de la grande muraille verte développé par l'Agence panafricaine : <https://www.grandemurailleverte.org/> (c. le 05-06-2022).

<sup>29</sup> AYERDHAL (Y.), *Demain, une oasis*, op. cit., p. 200.

ménagent néanmoins la possibilité d'Afriques alternatives potentiellement autonomes, centrées sur leurs propres aspirations, émancipées dans leurs propositions, ambitieuses enfin dans leur volonté d'apporter des réponses originales à la demande d'avenir de populations malmenées. En somme, ce sont de véritables laboratoires en « écotopies »<sup>30</sup>.

Khadr HAMZA<sup>31</sup>

---

<sup>30</sup> Ce néologisme désignant les utopies écologistes est emprunté au titre du roman d'Ernest Callenbach, *Ecotopia : reportage et notes personnelles de William Weston* (1975), traduit de l'anglais (États-Unis) et préfacé par Brice Matthieussent (Paris : Gallimard, coll. FolioSF, 2021, 321 p.). Voir également à ce sujet : DELÉAGE<sup>7</sup> (Jean-Paul), « Utopies et dystopies écologiques », *Écologie & politique*, vol. 37, n°3, 2008, p. 33-43.

<sup>31</sup> Université Paris 3-Sorbonne Nouvelle / THALIM.